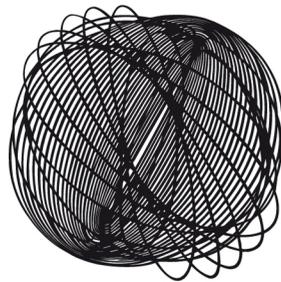


DU MONDE ENTIER

IAN McEWAN

**OPÉRATION
SWEET TOOTH**

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR FRANCE CAMUS-PICHON



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ENFANT VOLÉ
LES CHIENS NOIRS
SOUS LES DRAPS et autres nouvelles
DÉLIRE D'AMOUR
AMSTERDAM
EXPIATION
SAMEDI
SUR LA PLAGE DE CHESIL
SOLAIRE

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

LE RÊVEUR

Aux Éditions du Seuil

LE JARDIN DE CIMENT
UN BONHEUR DE RENCONTRE (Folio n° 3878)
L'INNOCENT (Folio n° 3777)

Du monde entier

IAN McEWAN

OPÉRATION
SWEET TOOTH

roman

*Traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

SWEET TOOTH

© *Ian McEwan, 2012.*

© *Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.*

À Christopher Hitchens
1949-2011

Si seulement j'avais rencontré, durant cette quête, une seule personne indiscutablement mauvaise.

TIMOTHY GARTON ASH, *The File*

Je m'appelle Serena Frome (prononcer « Frume », comme dans « plume ») et, il y a près de quarante ans, on m'a confié une mission pour les services secrets britanniques. Je n'en suis pas sortie indemne. Dix-huit mois plus tard j'étais congédiée, après m'être déshonorée et avoir détruit mon amant, bien qu'il eût certainement contribué à sa propre perte.

Je ne m'attarderai pas sur mon enfance et mon adolescence. Fille d'un évêque anglican, j'ai grandi avec ma sœur au pied de la cathédrale d'une charmante petite ville, dans l'est de l'Angleterre. Notre maison était accueillante, bien cirée, bien rangée, pleine de livres. Mes parents s'appréciaient plutôt, ils m'aimaient et je les aimais. Ma sœur Lucy et moi n'avions qu'un an et demi d'écart, mais nos chamailleries adolescentes n'ont pas laissé de traces durables et nous nous sommes rapprochées à l'âge adulte. La foi de notre père, discrète et raisonnable, n'envahissait pas notre existence, et lui avait néanmoins permis de s'élever sans heurts au sein de la hiérarchie ecclésiastique et de nous installer dans une confortable demeure de style Queen Anne. Celle-ci donnait sur un jardin clos aux vénérables bordures herbacées bien connues,

aujourd'hui encore, des botanistes amateurs. Un univers stable, enviable, voire idyllique, donc. Nous avons grandi derrière les murs d'un jardin, avec tous les plaisirs et les limites que cela implique.

La fin des années soixante égaya notre existence sans la perturber. Je ne manquais pas un jour de classe au lycée de jeunes filles de la ville, à moins de tomber vraiment malade. À la fin de mon adolescence, le mur du jardin n'empêcha pas quelques flirts poussés, comme on disait alors, ni les expérimentations avec le tabac, l'alcool et un peu de haschich, l'apparition des disques de rock, des couleurs vives et de relations globalement plus conviviales. À dix-sept ans, mes amies et moi étions timidement et joyeusement rebelles, mais nous faisons nos devoirs, apprenions par cœur et recrachions les verbes irréguliers, les équations, la psychologie des héros de romans. Nous aimions nous voir comme des révoltées, mais en réalité nous étions plutôt sages. Elle nous plaisait bien, cette effervescence qui flottait dans l'air en 1969. Elle était indissociable de la perspective de quitter bientôt nos familles pour recevoir ailleurs une autre forme d'éducation. Rien d'étrange ni d'horrible ne m'arriva durant mes dix-huit premières années, raison pour laquelle je préfère sauter ce chapitre.

Livrée à moi-même, j'aurais choisi de préparer une simple licence d'anglais dans une université provinciale très au nord ou très à l'ouest de chez moi. J'adorais lire des romans. J'allais vite — je pouvais en terminer deux ou trois par semaine —, et faire cela pendant trois ans m'aurait parfaitement convenu. Cependant je passais plus ou moins, à l'époque, pour une erreur de la nature : une fille douée en maths. Cette discipline

ne m'intéressait pas, j'y prenais peu de plaisir, mais j'aimais être la première sans trop me fatiguer. Je trouvais la bonne réponse avant même de savoir comment je m'y étais prise. Pendant que mes amies s'échinaient à faire des calculs, j'arrivais à la solution grâce à quelques tâtonnements en partie visuels, en partie dus au flair. J'avais du mal à expliquer comment je pouvais en savoir autant. À l'évidence, une épreuve de mathématiques demandait beaucoup moins de travail qu'une dissertation littéraire. Et durant ma dernière année de lycée, j'étais capitaine de notre équipe de joueurs d'échecs. Il faut faire un effort d'imagination et remonter le temps afin de comprendre ce que cela représentait, pour une jeune fille de l'époque, de se rendre dans un lycée voisin et de détrôner de son piédestal un minus au sourire condescendant. Je considérais pourtant les maths et les échecs, au même titre que le hockey, les jupes plissées et la chorale, comme des réalités purement scolaires. Lorsque je commençai à penser à mon inscription à l'université, l'heure était venue pour moi de mettre au rancart ces activités puérides. Mais c'était compter sans ma mère.

Elle représentait la quintessence, ou la caricature, de l'épouse de pasteur, puis d'évêque, anglican : une mémoire phénoménale des noms, visages et tourments des paroissiens, une façon bien à elle de descendre une rue en majesté avec son foulard Hermès, une attitude à la fois bienveillante et inflexible envers la femme de ménage et le jardinier. Une courtoisie sans faille qui s'exerçait à tous les échelons de la société, dans tous les registres. Avec quel art elle se mettait à la portée des femmes aux traits tirés habitant les logements sociaux et fumant cigarette sur cigarette, quand elles venaient

au club Maman Bébé dans la crypte convertie en salle paroissiale. Avec quelle ferveur elle lisait le conte de Noël aux pupilles de l'association Barnardo's rassemblés à ses pieds dans notre salon le soir du réveillon. Avec quelle autorité naturelle elle avait mis à l'aise l'archevêque de Canterbury, le jour où il avait franchi notre porte pour prendre le thé servi avec quelques biscuits nappés de chocolat et fourrés à la confiture d'oranges, après avoir béni les fonts baptismaux de la cathédrale, récemment restaurés. Lucy et moi avions été exilées à l'étage pour la durée de sa visite. À tout cela s'ajoutaient — et c'était le plus difficile — une soumission et un dévouement absolus à la vocation de mon père. Elle chantait ses louanges, le servait, lui facilitait la tâche en toute occasion. De ses chaussettes soigneusement pliées l'une dans l'autre, de son surplis bien repassé dans la penderie au silence de mort qui régnait dans la maison le samedi pendant qu'il écrivait son sermon, en passant par son bureau sans le moindre grain de poussière. Tout ce qu'elle exigeait en retour — pure supposition de ma part, bien sûr —, c'était qu'il l'aime, ou du moins qu'il ne la quitte pas.

Or je n'avais pas compris que chez ma mère se cachait, profondément enfouie derrière cette apparence conventionnelle, la petite graine bien vivace du féminisme. Elle-même n'avait sûrement jamais prononcé ce mot, mais cela ne changeait rien à l'affaire. Son ton catégorique m'effraya. Elle déclara qu'il était de mon devoir, en tant que femme, d'aller étudier les mathématiques à Cambridge. En tant que femme ? À cette époque, dans notre milieu, personne ne s'exprimait de la sorte. Aucune femme ne faisait quoi que ce soit « en tant que femme ». Elle m'expliqua qu'elle ne me laisserait pas

gaspiller mon talent. J'étais condamnée à viser l'excellence et à me distinguer. Je devais avoir une carrière digne de ce nom, être chercheuse, ingénieur ou économiste. Elle s'autorisa le cliché selon lequel le monde m'appartenait. Il était injuste pour ma sœur que j'aie à la fois l'intelligence et la beauté, alors que Lucy n'avait ni l'une ni l'autre. J'aggraverais cette injustice en bradant mes talents. La logique de ce raisonnement m'échappait, mais je n'en dis rien. Ma mère ajouta qu'elle ne me pardonnerait jamais — et ne se le pardonnerait pas davantage — si j'allais faire des études d'anglais et me bornais à devenir une ménagère un peu plus cultivée qu'elle ne l'était. Je risquais de *gâcher ma vie*. Ce furent ses mots, et j'y vis un aveu. C'est la seule fois où elle ait exprimé, ou laissé entendre, l'insatisfaction que lui inspirait son sort.

Puis elle rallia mon père — que ma sœur et moi appelions « l'Évêque » — à sa cause. Lorsque je rentrai du lycée un après-midi, ma mère me dit qu'il m'attendait dans son bureau. Encore vêtue de mon blazer vert avec son écusson sur lequel était brodée la devise du lycée — *Nisi Dominus Vanum* (Sans le Seigneur tout est vain) —, je m'affalai d'un air boudeur dans son fauteuil club en cuir, tandis qu'il trônait à son bureau, rangeant des papiers, chantonnant comme pour mettre de l'ordre dans ses idées. Je pensais qu'il allait me refaire le numéro de la parabole des talents, mais il adopta une approche aussi surprenante que pragmatique. Il avait pris des renseignements. L'université de Cambridge affichait sa volonté d'« ouvrir ses portes aux principes d'égalité du monde moderne ». Avec mon triple handicap — un lycée provincial, le fait d'être une fille, une discipline exclusivement masculine —, j'étais certaine d'être admise. En

revanche, si je demandais à y préparer une licence d'anglais (je n'en avais jamais eu l'intention ; l'Évêque était toujours mal informé), j'aurais beaucoup plus de mal. Une semaine plus tard, ma mère s'était entretenue avec la directrice du lycée. Certains professeurs, appelés en renfort, reprirent les arguments de mes parents en plus des leurs, et je dus bien sûr m'incliner.

Ainsi renonçai-je à mon projet d'étudier la littérature anglaise à Durham ou Aberystwyth, où j'aurais sûrement été heureuse, pour aller à Newnham College, Cambridge, et découvrir dès ma première séance de travaux dirigés, qui avait lieu à Trinity College, ma médiocrité en mathématiques. Mon premier trimestre me déprima et je faillis déclarer forfait. Des garçons niais, dépourvus de charme et d'autres qualités humaines comme l'empathie et la grammaire générative, des cousins plus intelligents de ces imbéciles que j'avais écrasés aux échecs, me déshabillaient du regard pendant que je me débattais avec des concepts qui, pour eux, allaient de soi. « Ah, la sereine Miss Frome ! » s'exclamait d'un ton sarcastique un chargé de travaux dirigés, lorsque je pénétrais chaque mardi matin dans sa salle. « *Serenissima*. La déesse aux yeux bleus ! Venez nous éclairer ! » Il était évident, pour mes professeurs et les autres étudiants, que je ne pouvais pas réussir, précisément parce que j'étais une jolie fille en minijupe, avec des cheveux blonds et bouclés qui lui descendaient presque jusqu'à la taille. En vérité, je ne pouvais pas réussir parce que j'étais à peu près comme le reste de l'humanité : pas très bonne en maths, du moins pas à ce niveau. Je fis des pieds et des mains pour obtenir mon transfert dans le département d'anglais, de français, ou

même d'anthropologie, mais personne ne voulut de moi. En ce temps-là, on respectait les règlements à la lettre. Pour en finir avec cette histoire affligeante, je tins bon jusqu'au bout et décrochai ma licence sans mention.

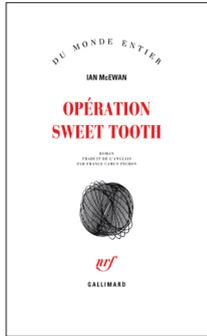
Si j'ai survolé mon enfance et mon adolescence, je passerai assez vite sur mes années de licence. Je ne mis pas les pieds sur les célèbres barques à fond plat — avec ou sans gramophone à manivelle — ni aux Footlights, le club d'art dramatique de l'université — le théâtre me met mal à l'aise —, pas plus que je ne fus arrêtée lors des émeutes au Garden House Hotel. Mais je perdis ma virginité dès mon premier trimestre universitaire, plusieurs fois de suite, me sembla-t-il, tant l'approche générale était mutique et maladroite, et je connus une agréable succession d'aventures, entre six et huit selon la définition que l'on donne de l'acte charnel. Je me fis quelques bonnes copines parmi les étudiantes de Newnham. Je lisais et je jouais au tennis. Grâce à ma mère, j'étudiais une discipline qui ne me convenait pas, mais cela ne m'empêchait pas de lire. Au lycée, j'avais rarement ouvert un recueil de poèmes ou une pièce de théâtre, mais je pense avoir pris plus de plaisir à me plonger dans un roman que mes amies étudiantes, qui suaient sang et eau pour rédiger chaque semaine une dissertation sur *Middlemarch* ou sur *La Foire aux vanités*. Je dévorais les mêmes livres, en discutais parfois, s'il y avait à proximité une oreille indulgente pour mes analyses rudimentaires, puis passais au suivant. La lecture était un moyen de ne pas penser aux mathématiques. Plus que cela (ou bien moins que cela?), c'était un moyen de ne pas penser du tout.

J'ai dit que je lisais vite. Les cinq cents pages de *Quelle époque!* d'Anthony Trollope en quatre après-midi, allongée

sur mon lit. Je pouvais englober un bloc de texte ou tout un paragraphe en une seule gorgée visuelle. Il me suffisait de laisser mes yeux et mes pensées se ramollir comme de la cire pour que les mots s'y impriment aussitôt. Au grand agacement de mon entourage, je tournais une page toutes les quelques secondes d'un coup de poignet impatient. Mes exigences étaient simples. J'attachais peu d'importance aux thèmes ou aux phrases bien tournées, je sautais les descriptions soignées du temps qu'il faisait, des paysages et des intérieurs. Il me fallait des personnages auxquels je puisse croire, et je voulais que l'on me donne envie de savoir ce qui allait leur arriver. En général, je préférais qu'ils tombent amoureux ou se séparent, mais je ne leur en voulais pas trop s'ils essayaient de faire autre chose. C'était une attente vulgaire, mais j'aimais entendre avant le dénouement quelqu'un demander : « Veux-tu m'épouser ? » Les romans sans héroïnes ressemblaient à un désert aride. Conrad était trop loin de mes préoccupations, comme la plupart des nouvelles de Kipling et de Hemingway. Je ne me laissais pas davantage impressionner par la réputation d'un auteur. Je lisais ce qui me tombait sous la main. Romans de gare, grande littérature, et tout ce qu'il y avait entre les deux : je réservais à chaque livre le même traitement cavalier.

Quelle œuvre célèbre commence par une phrase aussi lapidaire ? *Le jour de son arrivée, le thermomètre atteignit trente-deux degrés centigrades.* Percutant, non ? Vous ne reconnaissez pas ? Je provoquai l'hilarité de mes amies de Newnham qui étudiaient la littérature anglaise quand je leur affirmai que *La vallée des poupées* valait bien n'importe quel roman de Jane Austen. Elles s'esclaffèrent, et se payèrent ma tête pendant des

J'exprime toute ma gratitude à Tim Garton Ash pour ses commentaires avisés; à David Cornwell pour ses souvenirs irrésistibles; à Graham Mitchison et à Karl Friston pour avoir élucidé le problème de Monty Hall; à Alex Bowler, et, comme toujours, à Annalena McAfee.



Opération Sweet Tooth
Ian McEwan

Cette édition électronique du livre
Opération Sweet Tooth de Ian McEwan
a été réalisée le 26 novembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140725 - Numéro d'édition : 250735).
Code Sodis : N55060 - ISBN : 9782072486883 -
Numéro d'édition : 250739.